

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 44

Artikel: Bourg-Ciné-Sonore
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224191>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le peintre Bovard. Enfin, et nous l'avons gardé pour la bonne bouche, Henri Chappaz a également largement collaboré à l'Almanach du Conteur Vaudois de 1932 par une chronique vaudoise résumant la vie politique, économique et artistique de notre canton dans l'année écoulée et une nouvelle villageoise : « Un soir à l'Abbaye », très finement observée, écrite d'une plume alerte et imagée. Cette nouvelle est également illustrée par Bovard.

Bref, l'Almanach du Conteur Vaudois de 1932 reste — comme nous l'avons indiqué plus haut — fidèle aux bonnes traditions de ses fondateurs, il remportera, nous en sommes persuadés, le succès qu'il mérite.

J. R.



LOYSE DE SAVOIE

5

La Faucille franchie, la petite troupe arriva à St-Claude. Les prisonnières passèrent là quelques heures, puis l'on se remit en route. Après une longue chevauchée, les princesses arrivèrent à Dijon d'où, par ordre du Téméraire, elles furent conduites au château de Rouvres, lugubre forteresse, située à quelques lieues de la ville.

Pareille à une dalle funèbre, la lourde porte du castel était retombée sur Mesdames de Savoie. Loyse n'y sembla, dit-on, ni assombrie, ni dépaycée. Ce cachot de Rouvres lui devenait maintenant comme l'atmosphère où son âme trouvait plénitude de vie. Le silence et la solitude favorisèrent, dans son cœur, la réalisation des désirs qui, depuis son enfance, y sommeillaient. Isolée de tout bruit, elle se sentait à l'aise « pour parler à Dieu, à ses saints et à ses saintes dont les douces voix semblaient lui répondre. »

Pendant que Loyse de Savoie était en captivité, Hugues de Chalon avait rejoint le Téméraire qui, plus morne et plus abattu que jamais, maudissait ses défaites. Le vaincu de Morat avait bien accueilli son cousin Hugues et lui avait même donné licence d'aller visiter Mesdames de Savoie en leur prison de Rouvres.

Enfantin d'abord, l'amour d'Hugues avait grandi avec lui ; maintenant il absorbait sa vie. Hugues adorait Loyse, bien que lointaine, distraite, indifférente à son amour ; il l'adorait, non plus seulement comme la fiancée de son rêve, mais comme l'idéale et tout angélique créature qui, seule, pouvait béatifier sa vie. Pour devenir digne d'elle, il s'était peu à peu transformé. Loyse avait changé son âme en lui prenant son cœur.

Un grand amour de justice, une pitié profonde pour l'humaine misère — passions bien étrangères aux mœurs de son temps — avaient fait de lui un être de telle noblesse qu'il en imposait au plus farouche des maîtres, puisque le Téméraire en était venu à sourire aux amours de son cousin de Chalon.

Depuis leur arrivée à Rouvres, les captives voyaient se relâcher peu à peu les rigueurs de leur première captivité. Libres de franchir l'enceinte du château, elles pouvaient aller, tantôt à cheval, tantôt en chars branlants, à tels pèlerinages que bon leur semblait. Hugues leur était de fidèle compagnie en ces pieuses entreprises. A ce doux voisinage, il sentait, sinon grandir, du moins s'épurer encore son amour. Cependant il arrivait, à Loyse, de se montrer souvent absente de ce monde et si indifférente à tout terrestre bonheur que, pour Hugues, la joie de la revoir se changeait en mortelle tristesse.

* * *

Vers la fin de l'été 1476, la duchesse Yolande envoya secrètement un émissaire à Lyon, où son frère, le roi de France, se tenait aux aguets. Louis XI promit à sa sœur qu'il la ferait incontinent délivrer par messire d'Amboise, son gouverneur de Champagne. Ces nouvelles arrivaient à Rouvres au moment où Hugues de Chalon partait, pour rejoindre en Lorraine, l'armée du duc Charles.

La délivrance de Loyse de Savoie et de sa mère n'eut rien de romanesque. Dans cette forteresse délabrée, il était facile de tromper la vigilance des gardiens qui, en bons Bourguignons, s'endormaient facilement « devant tables char-

gées de pots et de viandes. » L'un après l'autre, les gardiens abandonnèrent leur poste pour prendre place autour des victuailles que leur avait fait apporter Madame Yolande. Et tandis que cri et chansons témoignaient qu'on avait sagement agi, Loyse et sa mère gagnaient, à pas furtifs, la poterne laissée ouverte. Une heure plus tard, suivies des trois cents lances de Monsieur d'Amboise, elles galopèrent, à pleine course, vers les plaines de Champagne. Ah ! la belle chevauchée !

Quand, le lendemain, les Bourguignons dégrisés découvrirent la fuite des prisonnières, ils ne tentèrent même pas de les poursuivre. Chose bien inutile, d'ailleurs, « car, dit un contemporain, les fugitives avaient si bon vouloir qu'on eût perdu sa peine à leur courir sus. »

Et Loyse, avec une joie d'enfant, chevauchait, souriante, épanouie, sur le chemin de France. Sans grande durée pourtant fut sa joie ; car les misères, à chaque pas rencontrées, la venait bien vite assombrir. Partout, ce n'était, en effet, sur les routes et carrefours, que malheureux chassés de leurs demeures par gens de guerre ou malandrins de tous poils. Vainement ces miséreux imploraient merci du passant ; nul ne s'en souciait. Loqueteux, infirmes et gueux, n'exaltaient alors que rires et quolibets ; bien rare était le passant qui, semblable à la petite princesse, qui, tout en cheminant, « jetait quelques larmes et, basement, soupirait : « Las !!! Que voilà grand pitié !... »

Cette pitié, dont il n'était lui-même guère coutumier, eût, sans doute, fort étonné le roi Louis XI, qui, d'ailleurs, fut tout à la joie dès qu'il apprit le bon tour joué à Monsieur de Bourgogne. Comme il quittait précisément alors Roanne, pour gagner Tours par la Loire, il fit faire aux princesses commandement de l'y rejoindre en toute diligence.

Ce ne fut plus une fuite, cette fois, mais bien une triomphale calvacade. Mesdames de Savoie traversèrent Langres, Troyes et Chartres, où elles s'arrêtaient, pour faire leurs dévotions. Puis, louant Dieu et sa benoîte mère de leur délivrance, elles s'acheminèrent vers Plessis-lez-Tours.

Bâti mi-partie en briques, mi-partie en cette pierre blanche qui foisonne en Touraine, le château de Plessis-lez-Tours, vers lequel se dirigeaient Mesdames de Savoie, était, selon un propos du temps, le terrible terrier où Louis XI rusait, comme un renard, avec amis et ennemis. Le roi s'y sentait plus en sûreté à mesure qu'il en faisait fortifier les abords, creusant fossés, chaussees-trapes, et chaperonnant de fer les murailles qui donnaient à Plessis-lez-Tours le plus sinistre aspect ; aspect que les avenues ne démentaient guère, car Claude de Seyssel raconte que « gens pendaient aux arbres du pourtour, comme fruits en automne, gehennés, sans grandes preuves ni indices. » Preuves et indices importaient peu, en effet, au terrible justicier qu'était le roi de France.

Cette malheureux sembla pourtant s'adoucir à l'arrivée des princesses, au-devant de qui Louis XI se rendit dès qu'elles furent signalées, « jusqu'en sa basse-cour » dit Brantôme. Galamment, « il accola » Madame de Savoie. Mais, aussitôt, se reprenant : « Hé ! hé ! Madame la Bourguignonne, lui dit-il moitié riant, moitié la picotant, soyez céans la bienvenue. »

Elle, cependant, pour s peu, ne se sceut déférer : « Me pardonnez, Monsieur, répliqua-t-elle, faisant une profonde révérence... Ne suis point Bourguignonne, mais bonne Française et toute prête à vous servir... »

Le roi, qui aimait sa sœur autant que pouvait aimer, la prenait alors sous le bras, pour la conduire en la chambre qu'il avait fait dignement préparer... (A suivre.)

A Travers les Merveilles du Monde. — Au seuil de l'hiver, voici de quoi occuper nos grands enfants, qui s'intéressent si fort à ce qui les dépasse, aux grandes conquêtes de la science et du sport aérien... Tant de grandes entreprises les émeuvent, des raids de Nungesser et de Costes aux caravanes de « che-nilles » du Sahara et au prodigieux voyage qui se

déroule à travers l'Asie centrale... Et les mœurs des peuples lointains, les merveilles des flores et des faunes tropicales, les travaux gigantesques de l'ingénieur ne les laissent pas indifférents. A tout prendre, et malgré certains excès, cette passion de la découverte, ce goût de l'espace libre, ce culte parfois naïf, mais sain, de l'énergie triomphante valent bien les stériles inquiétudes d'une autre génération — la nôtre — et les aspects frelatés du romantisme. Cette passion du grand large, de l'air pur, de l'action disciplinée mérite que les aînés la satisfassent, en la guidant discrètement.

C'est à quoi réussit parfaitement le deuxième volume des « Merveilles du Monde » édité par une de nos grandes industries nationales, les Chocolats Nestlé, Peter, Cailler, Kohler. Il va contenter les jeunes amoureux de l'espace, de l'inconnu, de la prouesse. Encore supérieur au premier par la variété des sujets, l'ampleur des collaborations et l'élégance raffinée des vignettes, il mène son collectionneur du fond des océans aux montagnes géantes, des lacustres à la turbine moderne et des microscopiques têtes d'insectes aux solitudes grises de la Lune. Pour les futurs météorologistes, une étude des nuages, prophètes du temps. Pour les jeunes naturalistes, la faune sous-marine, les animaux transparents, les plantes carnivores, les fleurs géantes, l'érosion des côtes et l'histoire d'une chaîne de montagnes. Et les hautes montagnes d'Europe et d'Afrique, vues à vol d'oiseau par Mittelholzer, et le monde polaire, par René Gouzy... Sent-on à quel point cet album s'élève au-dessus de la vulgaire publicité ?

A côté de savants allemands et français, plusieurs de nos compatriotes ne dédaignèrent pas d'y collaborer. Ainsi le grand géologue Maurice Lugeon, l'astronome Louis Maillard, le Dr Martinet, et notre vieil ami le Dr Jean Roux, de Bâle. Cet ouvrage, ils l'ont fait sérieux et vivant. N'en disons pas plus : aux annonces de notre journal, le lecteur aura trouvé les moyens, pas très compliqués, de se procurer le nouvel Album N. P. C. K., les vignettes qui l'illustrent et les jeux qui le complètent, à l'intention des très petits enfants.

Bourg-Ciné-Sonore. — « Marions-nous » qui passe au Bourg cette semaine est une délicieuse comédie musicale parlée et chantée en français, parée d'esprit et de fantaisie. D'exquises mélodies de Borel-Clère et de Richard Whiting, orchestrant d'un rythme frais et léger des couplets charmeurs, ironiques et tendres : « La Chanson d'Amour », « Pour s'amuser », « Ce n'était pas vous », « Souviens-toi », « Moi, je ne fiche rien ». Cette œuvre légère et charmante où St. Granier, prince de l'humour, a prodigué sa verve étincelante, est mise en scène par Louis Mercanton, avec un goût et un tact qui rendent vraisemblables les plus effarantes complications. Alice Cocéa, gracieuse, fine et délicate, Robert Burnier à la voix chaude et prenante, Fernand Gravey, le charmant et spirituel jeune premier, Marguerite Moreno et Pierre Etcheperre, animent l'action de leur inégalable fantaisie, de leur verve et de leur entrain endiablés.



L'Armonica - Cooperativa
STRADELLA
Le ROI des accordéons

Agent général pour la Suisse :
Lc. MARGOT
Rue Centrale 8 Lausanne
Catalogue gratis franco

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet
BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne